

LE PORT GÉNÉALOGIQUE

À tous ceux qui, entre 1987 et 1995, furent mes étudiants au lycée Chateaubriand.

Deux cathédrales de la littérature moderne naissent de façon quasi similaire de la profondeur obscure et mémorielle d'un nom, un nom qui, avant que se déploie l'écriture, dans l'un et l'autre cas d'essence autobiographique, est comme un sanctuaire et un creuset. Oserai-je soutenir que Combray est le Combourg de Proust ? Toujours est-il qu'il paraît difficile d'imaginer l'éclosion proustienne sans la puissance phonique et mimétique de Combourg, nom archaïque et lourd, palimpseste médiéval. Et ces deux univers — le premier, par l'Histoire, tout de crêtes et de rivages, de parades et de défis flamboyants, le second de chatoiements mondains et d'insomnie de termites — se retrouvent l'un et l'autre dans la profondeur d'un nom où s'enracine l'écriture, lieu de l'origine et des généalogies de l'ombre, dans l'un et l'autre cas, au seuil du XIXe comme à celui du XXe, le narthex de la cathédrale — et sa crypte ! — : un nom-tabernacle, un nom-bastion.

Chateaubriand, puisque c'est lui qui nous occupe ici, le jeune marin qui passait des heures à contempler les flots, trouve, lorsqu'il doit sous la force d'un édit paternel quitter Saint-Malo pour Combourg, la dérélition d'un ancrage inverse, l'attraction funeste d'une immersion terrienne. Lorsqu'il entre un jour de mai 1776 dans le *puits de mélancolie* de Combourg, il tourne le dos à la Bretagne des lames, des naufragés et des oiseaux du large, pour entrer dans celle des secrets et des inter-signes de l'*Argoat*, des journées de tristesse pluvieuse, de mélancolie, de rêverie révoltée. Et surgit du nom de Combourg toute une frilosité sombre, l'appel aussi d'un monde à la compacité obscure qui serait comme un archipel englouti, avec des armes, des heaumes, des emblèmes, des grimoires et des chats fantomatiques, le conservatoire d'une chevalerie morte, un musée — déjà —, un univers de reliques royales et de revenants.

Il émane, en effet, de Combourg le charme d'un temps englouti, d'un monde perdu, et le château et le nom sont ce *corps mort* que rouleront les vagues et les périodes de l'Outre-Tombe. Avant la Révolution et l'intrusion de la barbarie, avant l'usure et l'érosion des jours. Combourg est ce port isolé au milieu des étangs et des landes, cette bogue hautaine, rebutante. Le port noir et secret d'un fils qu'épouvante la noirceur de l'*Armor*. Le *port généalogique* d'un père hanté jusqu'au rite et à l'obsession par l'origine, l'amont, l'*Avant*.

Combourg, on le sait, n'aurait jamais existé sans la folie et le délire de M. de Chateaubriand, désireux de restaurer la puissance de son nom en reprenant possession de ces vieux murs. Et celui qui a traversé les mers, participé à de nombreuses opérations périlleuses, décide brusquement de poser le sac et de tourner le dos à la marâtre qui enchanta ses premières années. Il réaménage le château et se construit un univers féodal, médiéval, uniquement éclairé par les spectres d'un temps révolu. Et il va, indifférent, imperturbable, dans un dédale de vestibules venteux et de murailles humides, comme dans le labyrinthe de ses désirs et de ses songes. Car c'est lui qui a instauré ce climat funèbre et féodal, lui, le maître d'un bastion de navigations ensablées. Et Combourg sombre dans une macération de brume et d'eau, c'est une carcasse échouée dans un jeu de lumières lourdes, brouillées. À Saint-Malo, le vent de mer dessine toujours une netteté de lignes, la beauté d'un paysage corrodé, ressuyé. À l'intérieur des terres, la lumière, l'éclat des brumes sont autres. Chateaubriand, le fils, ne cesse de penser qu'un édit mystérieux — la convocation paternelle — l'a arraché ce jour maudit de mai 1776 à la compagnie de ses oiseaux marins et de ses galions imaginaires. Le joueur espiègle des remparts maritimes, le compagnon des corps de naufragés que les marées jettent parfois au pied des murailles, cet enfant de sel et de vent entre dans l'opacité d'un grimoire rigoureusement calligraphié par le père — un cachot de sceaux. L'Histoire et la conscience du temps n'existent pas pour un enfant. Ce qui compte, c'est l'immédiateté des sensations. L'amont, l'ordre, l'ancrage, fût-ce pour un fils de petite noblesse, un fils voué à la cléricature, à la marine ou au métier des armes, sont des totems vides de sens. Le désir de vivre, impérieux et brutal, le désir de fuir, seul et autonome dans les vagues, de porter une chevelure d'algues et d'oiseaux sont réfractaires à tout système dont l'essence serait la limitation ou la contrainte.

Mais ce serait mésestimer la puissance du seigneur de Combourg. Au désir vital du fils s'opposent, dès l'installation au château, l'image et l'éducation désirées par le père. À la liberté exponentielle du fils s'oppose le corset du père, la gangue qu'il a rêvée. Combourg — le jeune Chateaubriand ne le sait pas encore — est ce lieu de la loi. Et la loi est sauvage et amère. Ses avatars sont le carcan ou la tombe. L'invitation

paternelle à quitter Saint-Malo n'a, en effet, d'autre intention que de tuer le désir aux aspirations marines en le coulant dans le creuset d'un ordre immémorial, celui des seigneurs de Combourg. Un ordre dans lequel Chateaubriand le fils n'est qu'un atome anonyme. Et cette initiation — cette entrée dans l'ordre suprême de Combourg — ne peut que se vivre sur le mode des épousailles forcées.

Le convoi printanier qui passe dans les ajoncs et les genêts du printemps breton traverse à un moment donné une frontière invisible. Les eaux de l'étang qui viennent mourir jusqu'aux douves du château ont parfois l'éclat sourd de linceuls et de suaires. Les jours semblent plus courts, plus voilés qu'ailleurs, ternis par le glas bref et lancinant qui retentit au crépuscule. Et la nuit rameute un cortège de revenants, d'esprits des landes, sa *Mesnie Hellequin*. La rivière invisible passée, un froid malsain, térébrant, gangrène la splendeur de ce mois de mai. Le château, semblable selon le mot de Chateaubriand à un char à quatre roues, a tout l'air d'un instrument de supplice. Ce froid de la Bretagne éternelle, ce froid des reliques, des crânes, des ossuaires et des linges, des morts et des revenants, ce froid tombe comme une chape des hauts murs du *char*. Dans l'imaginaire de Combourg, il ne saurait y avoir de véritable initiation chevaleresque sans ce froid et cette rivière, sans cette confrontation du désir à l'ordre supérieur et paternel de la loi. Au moment où il descend de voiture pour se présenter devant le perron monumental et horriblement intimidant, Chateaubriand le fils découvre une figure terrifiante et blanchie : c'est un spectre, c'est le veilleur du *port généalogique*.

Chateaubriand le père ne fut sans doute pas aussi terrible que l'*icône* qui reste de lui dans la littérature. Peut-être fut-il simplement un hobereau distant et taciturne, au caractère aigri par les années passées en mer. Mais, pour nous, seule compte la littérature et donc l'*icône* fanstasmée et écrite par le fils — tout comme Lucile sera aussi une icône. Et, au dire de cette icône, le père incarne la foudre, l'autorité absolue. À force d'habiter sa rêverie féodale et archaïque, il a pleinement investi son rôle de seigneur de Combourg. Il en a même défini le rituel et l'orchestration. Et les séjours de Chateaubriand le fils auprès de l'homme — de l'*icône*? — *au nez aquilin et aux lèvres minces et pâles* seront toujours de courte durée. Car le château expulse la vie et ses habitants. Ou alors il vit d'une vie propre, comme enfouie. Il est la parure pétrifiée de son seigneur et, de la description qu'en livre l'autobiographie vieilli, émergent deux détails, deux attributs : son perron de vingt-deux marches et son grand Mail, c'est-à-dire le bois qui l'entoure.

L'accomplissement de la partition chevaleresque appelle surtout une distribution des personnages et des lieux. Plutôt que de rassembler sa famille et ses gens dans cette enceinte sinistre, le père les a dispersés. Et il a attribué à François-René le donjon le plus éloigné. Mme de Chateaubriand, Apolline de Bédée, semble avoir élu domicile dans son oratoire. La rêveuse Lucile, la belle fée celtique et calédonienne, reste volontiers enfermée dans sa chambre. Quant au père, lorsqu'il ne s'abîme pas dans la contemplation de l'arbre généalogique qui habille le manteau de sa cheminée, il est à la chasse ou à la pêche. Absent, requis par une songerie qui l'exclut du commerce des hommes et exclut les autres. Il règne sur le « calme morne » de Combourg. D'humeur taciturne et insociable, selon les mots de son fils. Trois chaises de cuir, une table jonchée de titres et de parchemins, voici son décor familial. Et des baux de fermiers, des aveux d'héritage, des titres de la seigneurie. Devant lui, l'arbre généalogique des Chateaubriand. C'est la galaxie paternelle, le cocon cosmique où il rumine ses navigations mémorielles. Et l'arbre pousse, chargé de ramures, de chevaliers, de gisants, de chats, de revenants, la croissance de ses racines soulève les pavages des galeries, les dalles sous lesquelles dorment des croisés en armes. Fouiller la mémoire familiale, inventer son territoire perdu, voilà l'obsession paternelle. À la passion première des cartes a succédé la folie de ce cadastre morbide et procédurier, de cet inventaire de grimoires et de tombes. Levé à quatre heures du matin hiver comme été, M. de Chateaubriand reste jusqu'à midi dans son cabinet de travail, seigneur d'un domaine de grimoires légendaires. Comme si la restauration du prestige et de la puissance de Combourg appelait ce labeur acharné, plus que ce labeur, cette présence, cette veille. Comme si cette liturgie de veilleur solitaire était de nature à maintenir le rayonnement du château, dans la campagne inondée ou couverte de frimas. En effet, le comte a beau présider les repas, visiter ses potagers, arpenter les escaliers et les passages du château, sortir, selon la saison, pêcher ou chasser, il est avant tout le maître d'un continent imaginaire. Il ne voit pas les êtres qui l'entourent, il ne voit pas la perte d'énergie vitale qui les affecte. Censé étudier jusqu'à midi, Chateaubriand le fils sombre dans une oisiveté stérile. À son tour, il rêve dans sa chambre. Mais le père demeure résolument indifférent à la vie des siens.

Une frontière l'isolera toujours du clan des femmes — Lucile, Apolline de Bédée — dans lequel a trouvé refuge Chateaubriand le fils. L'écrivain en devenir — il n'est pourtant pas encore cet *androgynie bizarre* qu'il se dira un jour — appartient au clan des femmes, au clan de celles qui se taisent et admirent le père dans l'arroi du chasseur. Après avoir erré en imagination dans les dédales du labyrinthe généalogique, après avoir cheminé dans le nœud des actes et des parche-

mins, le père se dresse, le soir venu, dans la majesté d'un veilleur sanguinaire. Il se dresse sur le perron monumental dans une constellation d'oiseaux et d'étoiles qui s'allument. Et il impose le Nom dans la brutalité de coups qui cinglent ; à force d'avoir rêvé devant les cartes de ses terres et les armoiries, il brûle de s'inventer un blason nouveau, fait de marches, de femmes blotties, d'étoiles et d'oiseaux emperlés. Il tire les chouettes comme il défierait d'autres ennemis, comptent ici le seul fait d'arborer le fusil, la virilité seigneuriale et paternelle — le plaisir des coups qui partent, un fracas d'ailes apeurées.

On croirait parfois que l'identité paternelle se dissout dans un halo de blancheur. Officiant nocturne dans sa tenue de craie, il perd soudain toute consistance charnelle, il se défait aux confins du visible, il se délivre de la matérialité du seigneur porte-nom et porte-fusil, il est semé de pas et froissement d'ombre, une sentinelle de l'au-delà. Plus que l'image du père réel se découvre sans doute alors l'*icône* du père fantasmé, seigneur surnaturel et terrorisant, père qui n'est plus un nom, simplement un souffle dans la profondeur spiralée de Combourg.

Il s'accumule ainsi dans le corps de Chateaubriand le fils une telle énergie, surtout après ces repas sous le regard du père où l'on n'ose ni parler, ni manger, qu'il serait prêt à s'élancer du perron tant est vive sa soif de mouvement. C'est le passage de l'enfant à l'homme, l'urgence de parcourir le domaine de Combourg. La passion est si forte que, pour se calmer, le jeune vicomte doit s'asseoir sur une marche du fameux perron s'il ne veut pas briser ses os. Ce perron où trône le père, comme sur une proue, tout auréolé du sang des oiseaux massacrés, ce perron sur lequel le jeune Chateaubriand a reçu le sacrement de confirmation des mains de Monseigneur de Saint-Malo, ce perron qui est un autel, une cathèdre et un tremplin. Et il bondit. Il traverse la Cour Verte, les bois, et il se met à courir. Et cette boule dévale les marches, jaillit entre les troncs, rebondit, forte du dynamisme engrangé pendant les heures de claustration. Chateaubriand est cette foudre pure, ce ludion fou qui parcourt son territoire, sans passé, sans attache, sans ancrage.

Il y a une autre activité, elle menée sous la conduite du vieux comte, où Chateaubriand le fils peut faire montre d'une pareille énergie : la chasse. C'est une activité noble qui appartient à toute initiation chevaleresque. Il y entre une part de dépense et de maîtrise de soi, c'est le premier maniement des armes, une célébration et une lecture panique du monde aussi. Là, le fils atteint enfin au noyau de son identité, dans cette frénésie, cette solitude et cette dépense. Et cette identité est celle d'un chasseur impétueux que comble cette sensation de proximité avec la nature, celle d'un jeune aventurier rempli de passion qui n'hésite pas

en automne à « demeurer quatre ou cinq heures dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour attendre au bord d'un étang des canards sauvages ». Le solitaire du donjon s'est mué en fils des marécages et des bruyères, heureux de s'enfoncer dans les franges terraquées de son domaine. Et ce n'est plus l'humidité des décoctions spectrales du château. Plongé dans l'eau glacée des chasses d'automne, Chateaubriand le fils s'immerge, comme nul ne l'avait encore fait, dans le corps liquide de ses terres. C'est l'eau, c'est l'orgie.

Difficile d'imaginer Combourg sans un environnement de brume ou de brouillard... Et ceci ne relève cette fois ni de l'icône, ni du *topos*. Il y a même quelque chose de définitivement automnal dans le nom et le site de Combourg. Le château et son parc, l'étang tout proche, les hautes murailles moussues semblent appeler la compagnie des pluies, des frondaisons rousses, des feuilles qui tournoient. Combourg est indissociable de ces vents qui se lèvent à l'équinoxe, de cette macération de bruyères et d'eaux rougies. L'automne de Combourg est bien plus qu'un contexte climatique, c'est un faisceau de vapeurs et de lueurs qui imprègne les consciences, c'est cet état de macération inquiète qui plonge les survivants de la forteresse dans la dérélition d'un hiver définitif. La froidure, les pluies, les tempêtes, la désolation des allées et des eaux qui se couvrent de feuilles arrachées, chacun ici les affronte seul. Avec son galion de songes, sa volière de scintillations intimes. Chateaubriand, qui attend le vent et les vagues du grand large, se rapproche alors de Lucile. Il sait que seule sa présence saura le mettre en sympathie avec le courant des forces qui couvent...

Au crépuscule une barque s'enfonce entre les roseaux et les nénuphars. De nouveau, Chateaubriand cherche le contact de cette eau qui l'envoûte. Autour de lui des hirondelles, des insectes, un grand remuement d'ailes et de cris. Il glisse sur l'eau merveilleuse, l'ancrage du château est loin derrière, le tabernacle et ses orants de pierre. Et le royaume de l'éternité celtique est de l'autre côté des eaux : il suffit d'une barque pour passer le bief de l'invisible. Entouré des cygnes, des ramiers, des corneilles qui marquent l'entrée dans la saison sombre, le navigateur crépusculaire dérive dans une forêt de ramages. Il entre d'un coup dans un monde de frôlements et d'apparitions, il écoute jusqu'à l'hypnose le bruit des vaguelettes sur les rives, il se souvient d'autres rouleaux, d'une autre force sur d'autres rivages. Il va sur ce petit carré aquatique serré entre château et prairies avec la nostalgie des grèves malouines, de l'écume, des mouettes et des goélands qui crient... Il rêverait de voir s'ouvrir cette porte marine derrière les épaisses touffes de roseaux, il rêverait de voir apparaître le cours d'un ruisseau qui l'entraînerait vers le large. Chateaubriand le fils n'en finit plus de dériver.

Il se dit qu'il est le fils d'un marin éternel, errant depuis le commencement dans la périphérie de la petite Bretagne. Il vient des tempêtes et des flots, des îles et des forts de l'outre-tombe. Une énergie le soulève — à moins qu'elle ne soulève la barque, les eaux du lac —, une force semblable à celle qui le traversait les jours de chasse, lorsqu'il se serait rompu le cou sur les marches du grand perron, une énergie toute mentale, celle de la plénitude de l'*être-au-monde*. Il va et il ne sait plus contre quelles murailles frappe le flot, forteresse de Combourg, citadelle malouine. Des brèches, des défilés écumeux crèvent l'opacité des remparts. D'autres barques passent, avec à leur bord des navigateurs que l'on dirait en linceul de sel, des patriarches des mers — des vieillards maigres et seigneuriaux aux bras chargés de grimoires et d'oiseaux rougis.

Philippe Le Guillou

Post-scriptum : *Je rêve et je relis ces lignes au retour d'une promenade à la Vallée-aux-Loups, cette belle demeure, près de Paris, où Chateaubriand entreprit la rédaction des Mémoires. Maison de notable, restaurée certes, léchée, mais on y trouve cet escalier de brick malouin que Chateaubriand fit installer, et la tour dite de Velléda où il commença l'édification du grand œuvre mémoriel. On est loin de la puissance et du mystère de Combourg... On se prend à méditer et on se dit qu'en ne visitant plus Combourg, Chateaubriand a peut-être consenti une certaine forme de trahison. Il y a des lieux et des êtres qu'on ne visite plus, mais qu'on revisite plus intensément encore dans la lux perpetua de la littérature. Et c'est ce qui fait de la Vallée-aux-Loups un endroit agréable pour la promenade et un accident dans la vie de Chateaubriand. Ce qui n'a rien à voir avec le château recréé qui surgit des Mémoires et le requiem marin du Grand Bé, preuves, s'il en était besoin, d'un attachement indéfectible — fondateur.*